

Christine Orban

SOUMISE

Albin Michel

de C. à O.

« Blaise ne pouvait plus aimer personne
qu'il n'aimait sa sœur. »

Gilberte Périier, *La Vie de Monsieur Pascal*

« ... il y avait une si grande correspondance
entre leurs sentiments qu'ils convenaient de tout ;
et assurément leurs cœurs n'étaient qu'un cœur. »

Gilberte Périier, *La Vie de Monsieur Pascal*

Introduction

Alors que je relisais *Une chambre à soi*, un mot banal, qui ne m'avait rien évoqué la première fois, m'a soudain frappée. C'est lui qui a tout déclenché. En quelque sorte, Virginia Woolf m'a donné l'idée et la volonté d'écrire ce livre.

La romancière est invitée à l'université de Cambridge pour une conférence, sa voix d'Anglaise snob résonne dans la salle : « Laissez-moi imaginer, puisque les faits précis sont si difficiles à établir, ce qui serait arrivé si Shakespeare avait eu une sœur merveilleusement douée, appelée, mettons, Judith. »

Douée. Le mot n'a l'air de rien mais il a cheminé en moi. Derrière ce mot, je sens la souffrance d'une femme empêchée malgré son talent, le scandale d'un siècle où les hommes régnaient. Coïncidence, au même moment je remarquai dans une biographie consacrée à Pascal que le même adjectif qualifiait Jacqueline, la sœur de Blaise.

J'imaginai aussitôt deux destins de femmes écrasées par leur siècle, l'une née au XVI^e, l'autre au XVII^e siècle, l'une sœur d'un dramaturge, l'autre d'un savant. Le destin de l'hypothétique sœur de Shakespeare est tracé d'avance

SOUMISE

par Virginia Woolf, elle sera invitée par ses parents à « raccommo-der les chaussettes ou à surveiller le ragoût et à ne pas perdre son temps avec des livres et des papiers ». Que pouvait-elle faire d'autre ? Pendant ce temps-là, sur le banc d'une école, son frère William lisait Ovide, Horace et Virgile – et courait à Londres tenter sa chance au théâtre.

Je n'ai pas eu à inventer la vie de la petite sœur de Blaise. Elle était douée, admirée pour son talent littéraire et son caractère, à commencer par son génial frère. Blaise fut éduqué par son père, qui lui enseigna le latin, le grec et les mathématiques ; Jacqueline par sa sœur, qui lui apprit juste à lire et à écrire. C'était une âme forte, « un sacré tempérament », et pourtant soumise, quand ce n'était pas à son père et à son frère, à la religion sous sa forme la plus sévère, le jansénisme. Elle avait tous les dons pour entrer dans la gloire et la renommée. Mais elle était née femme dans un siècle fait pour les hommes, dominé par les hommes. Née dans une société dont les grandeurs n'étaient pas les siennes. Entièrement sous le joug de ses règles et de ses traditions tant que celles-ci ne la détournaient pas de l'accomplissement de sa foi, mais d'une volonté de fer quand sa soif d'absolu était en jeu. Elle a subi sa vie sans se plaindre puis elle l'a choisie avec l'ardeur d'une obstinée. N'en doutons pas : elle n'aurait pas regretté son destin comme effacé, gommé. C'est à peine si l'on sait que Blaise Pascal a eu une sœur de cette trempe qui a séduit Anne d'Autriche, Richelieu et Corneille, pas moins. Sans Victor Cousin pour la réhabiliter et François Mauriac, imperturbable misogynne, pour la critiquer, elle passe dans les livres

SOUMISE

consacrés à son frère comme un détail sans beaucoup d'importance. Face à un grand soleil, une petite ombre.

Les faits sont là, dispersés dans de nombreux ouvrages et des correspondances. Je suis partie à la découverte de Jacqueline. Chaque fois que je la retrouvais au détour d'une anecdote, au milieu de sa famille ou au chevet de son frère, j'avais l'impression de mieux la cerner. Je vivais ses contradictions – car elle en avait – et ses tourments. La petite Jacqueline est dévouée et entêtée, humble et orgueilleuse, les plus admirables vertus, et humaine, si humaine, dans les aléas de sa courte vie.

Jacqueline et Blaise, deux êtres exceptionnels, s'aiment et se déchirent. Il fallait soulever le voile des non-dits dans leur relation. Car ces deux-là forment un couple, et le plus étonnant, c'est que le dominé n'est pas celui que l'on croit.

Raconter Jacqueline, c'est affronter un paradoxe : donner une lumière extérieure à celle qui vivait pour l'effacement, l'ombre et le renoncement.

J'ai voulu faire renaître une vie. « Faire renaître une vie, c'est accepter que quoi qu'on fasse, on reconstruise toujours le monument à sa manière, un pied dans l'érudition, l'autre dans (...) cette magie sympathique qui consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un », écrit Marguerite Yourcenar dans ses notes.

C'est avec passion et modestie que, transportée dans un autre temps, j'en ai tenté la gageure.

Portraits

Commençons par la fin. On peut voir le masque mortuaire de Blaise Pascal à la bibliothèque de Port-Royal. Le seul que j'avais auparavant tenu entre mes mains était celui de Chopin. J'étais alors étudiante en droit et stagiaire chez un commissaire-priseur qui le mettait en vente. Le masque de Blaise Pascal, protégé par de la mousse, repose aujourd'hui dans une boîte numérotée 161006/03 et fermée par six vis. Il s'agit de l'original, celui commandé par sa sœur Gilberte. C'est le visage de Pascal quelques instants après sa mort, lavé et préparé selon les rites de l'époque. Les marques de l'âge et de la maladie ont été gommées, écrasées par le poids de la cire et du plâtre.

Le visage est lisse, pas de poils de barbe prisonniers du plâtre comme sur celui du virtuose. Ses paupières scellent définitivement son regard et des cheveux épars entourent son bonnet. La transpiration et la fièvre sont passées par là. Sur ses tempes, des veines apparentes semblent encore palpiter.

C'est à partir de ce visage de Pascal mort que je vais l'imaginer vivant. Il existe deux portraits posthumes de lui, celui peint par son ami Jean Domat et celui de François

Quesnel. Il n'a jamais cédé à la vanité de poser. Il n'est donc pas surprenant que sa sœur et son beau-frère aient permis qu'on retienne de lui cette ultime image, l'unique trace de l'« effrayant génie ». Ce visage capturé dans sa dernière expression. Maquillage de théâtre pour la dernière représentation de celui qui refusait les artifices de son vivant. Les aurait-il acceptés une fois mort ? Probablement pas, bien qu'il n'ait laissé aucune instruction en ce sens. On peut penser qu'il aurait détesté son portrait peint par François Quesnel, détesté ce camouflage d'un mort maquillé en vivant, ses lèvres trop rouges, ses joues trop colorées et cet air de faux contentement qui lui va si mal. La famille l'approuva.

Blaise se méfiait des reproductions de la nature que l'on admire plus que l'original et méprisait l'homme ou la femme qui s'exhibaient. L'apparence n'est rien. Qui peut représenter un crâne dans lequel tant d'inventions, de pensées, de calculs se sont multipliés ?

Et Jacqueline, quelle image avons-nous de sa jeune beauté ? De la charmante Jacquette, la ravissante espiègle, « parfaitement belle et d'une humeur douce et gaie, la plus agréable du monde », demeure seulement le portrait d'une religieuse cistercienne engoncée dans une camisole à faire peur. C'est ainsi qu'un peintre anonyme voit sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie : assise, la tête enfoncée dans les épaules, elle n'a plus de cou, elle est massive, raide, prisonnière de son terrifiant vêtement blanchâtre, une croix rouge lui barre la poitrine, un voile noir lui couvre la tête. Elle n'a plus d'âge, la prière a aspiré sa jeunesse, éteint sa gaieté. Elle ne pose pas, elle est posée comme un objet, la statue de plâtre qu'elle est devenue.

SOUMISE

Ses traits sont lisses comme ceux de son frère sur son masque mortuaire, terrifiants, parce qu'elle est vivante, son sourire est contraint, sa peau n'a pas de couleur, c'est la peau d'une personne qui n'est plus.

On ne sait pas pourquoi Jacqueline aurait accepté d'être immortalisée aux yeux du monde après y avoir renoncé. Pierre Nicole – ami de Blaise – considère que se laisser peindre est pour une religieuse « un excès d'amour-propre et de vanité », une femme est un objet négligeable et « perversi ».

La remarque n'a rien à voir avec la religion, juste avec la misogynie – le terme n'est pas employé à l'époque mais le sentiment est là, omniprésent en ce XVII^e siècle.

Bienvenue au XVII^e, le siècle de Jacqueline Pascal, poétesse, épistolière *douée* et sœur d'un génie.

Jacqueline et Blaise se ressemblent-ils ? Étrange exercice que de comparer un masque mortuaire à un portrait pour traquer les ressemblances entre un frère et une sœur. Entre les traits d'une vivante et ceux d'un mort. Les deux visages expriment la profondeur et la spiritualité. Jacqueline, c'est Blaise en plus avenant. Son visage est plus rond, ses traits moins anguleux, moins sévères. L'ironie chez elle a été combattue mais elle est encore là, au coin des lèvres prêtes à sourire. Son regard est plein de douceur, sûrement moins noir, moins perçant, que celui de Blaise, mais tout aussi clairvoyant. Oublions la camisole et attardons-nous sur ce visage tant il donne confiance, malgré quelque chose d'imperceptiblement déchiré. Comme un combat étouffé.

La ruche

La maison des Pascal est une ruche. J'aime cette idée d'une famille-ruche, une famille où tout le monde s'aime, où chacun s'active dans son coin. Les filles aussi ont un lieu où se retirer. Jacqueline dans sa chambre fait des rimes. Elle a huit ans et déjà naît « cette réputation d'esprit qui ne la quittera plus ». Ses poèmes sont sincères, influencés par la phraséologie sentimentale de l'époque, mais loin du mouvement précieux qui s'annonce.

Le soir, la famille se réunit autour d'un feu de cheminée pour commenter les travaux de la journée ; l'atmosphère est chaleureuse, les chandeliers sont allumés, les tables juponnées, les fauteuils recouverts de tapisserie brodée par leur défunte mère.

Le père récolte avec bonheur un poème, un théorème, une chanson. Les enfants ont été élevés dans la religion, mais selon une pratique moins sévère que dans d'autres familles. Chez les Pascal, on croise des libertins, il faut entendre par là des hommes affranchis de toute doctrine religieuse, loin des personnages licencieux tournés vers le plaisir au sens du XVIII^e siècle.

Antoinette Begon, la mère des enfants, est morte en

SOUMISE

1626. Elle avait trente ans. On sait peu de chose d'elle sinon qu'elle souffrait de céphalées, comme son fils plus tard. Jacqueline vient de naître, Blaise a trois ans et Gilberte six. Son mari, Étienne Pascal, se retrouve seul pour élever ses trois enfants. Il les éduquera lui-même. Aucun n'ira à l'école, il donnera des cours dans leur maison de Clermont, une vieille et triste cité d'Auvergne. Il est jeune, veuf, austère et intransigeant.

Il n'y a rien d'anormal à ce que les filles, Gilberte et Jacqueline, soient éduquées à la maison. Elles auraient pu l'être à « faire des puddings et à tricoter des chaussettes, à jouer du piano et à broder des sacs », mais non, chez les Pascal, on ne condamne pas les filles aux travaux domestiques.

Peu de gens s'en offusquent. Le siècle n'est pas encore prêt à entendre les reproches d'un Fénelon sur « l'éducation des filles, soumises à la coutume », et surtout « au caprice des mères », qui décident de tout « et surtout de donner à ce sexe peu d'instruction ». Son livre, *Traité de l'éducation des filles*, ne remportera d'ailleurs aucun succès à sa sortie en 1687.

Une chose est sûre, c'est que la famille Pascal est une famille particulière, Étienne Pascal est en avance sur une époque où presque seules les femmes ecclésiastes ou abbesses ont accès à la réflexion, aux études et à l'écriture. Ses filles sauront lire et écrire, et il se chargera lui-même de leur donner quelques notions de calcul. Jacqueline est si brillante qu'Étienne aurait un instant envisagé d'aller plus loin. Mais elle est une fille, et il préfère se concentrer sur Blaise. Gilberte est chargée de transmettre son savoir

SOUMISE

à sa sœur cadette. Mais, tradition oblige, c'est lui, le père, qui se réserve le privilège d'éduquer son fils.

Gilberte apprendra à lire et à écrire à sa petite sœur. Le professeur a douze ans, l'élève sept. Juste cinq années de plus pour asseoir son autorité sur Jacqueline. Gilberte reproduira patiemment la méthode utilisée par sa mère et perfectionnée par son père. L'idée ingénieuse est de lire des poèmes à Jacqueline, de l'accoutumer ainsi aux rimes des stances. C'est une révélation. Jacqueline prend l'habitude de raconter sa vie en poèmes, de cultiver ses émotions. Elle apprend les vers, les déclame, aidée par son sens inné de la tragédie. Demander, supplier, tout en demeurant humble et respectueuse, sera un jour et pour une raison vitale son rôle le plus essentiel. Elle deviendra une grande épistolière et, avec le temps, la digne sœur de Blaise Pascal. Celle que Victor Cousin admire écrira « des pages entières que lui envieraient les plus grands écrivains avec infiniment d'esprit et dans le cœur des traits admirables ».

Étienne Pascal ne se préoccupe pas non plus d'arranger une alliance pour ses filles, comme cela se fait à l'époque. Il n'utilise pas le mariage éventuel de Gilberte ou de Jacqueline pour créer un lien avec les familles puissantes de l'époque, pour consolider une union politique ou s'approprier un bien. Gilberte épouse Florin Périer sans y être contrainte, supposons par amour. Jacqueline évince deux prétendants. Si sa mère pieuse et dévouée avait vécu, elle lui aurait rappelé les devoirs d'une femme : s'occuper d'un mari, des enfants et des détails domestiques. Mais le père, lui, ne l'oblige à rien.

Changer de vie

En 1631, Étienne Pascal décide de changer de vie et de s'installer avec sa famille à Paris. Il vend sa demeure et sa charge de président de la cour des aides de Montferrand. Probablement veut-il quitter la province dans l'intérêt de son fils et se rapprocher des cercles scientifiques.

Étienne loue une maison rue de la Tixeranderie, non loin de l'Hôtel de Ville, où il emménage au début du mois de janvier 1632. Il apporte avec lui une partie de l'héritage de son père Martin : deux diamants qu'il vendra plus tard, un tableau représentant Pyrame et Thisbé, huit tapisseries de Felletin, deux gravures en taille-douce à thème religieux. De quoi réchauffer l'atmosphère de la maison. Son frère Brémond a pris le reste. Le quartier du marché aux blés de leur enfance s'éloigne, Paris les attend.

La différence avec le calme de Clermont est spectaculaire. Paris est une fourmilière, les commerçants, les camelots grouillent partout. Les chiens sont en liberté et se promènent jusqu'à l'intérieur des églises.

Après deux ans rue de la Tixeranderie, le 16 avril 1634, la famille traverse la Seine, le Pont-Neuf vient d'être construit. Elle s'en va rue Neuve-Saint-Lambert, en face

SOUMISE

de l'hôtel de Condé près de Saint-Sulpice, dans le voisinage de Madame Saintot et de Le Pailleur. Une femme du monde et un mathématicien. À peine le temps de lier amitié, les Pascal repartent pour la rue Brisemiche, près de Saint-Merri. Mais les anciens voisins demeurent des amis, et la stabilité familiale n'est point menacée. Les différentes maisons ne modifient pas leurs habitudes. Le soir après le repas, Jacqueline récite ou chante des romances du Moyen Âge de sa voix fragile, enfantine.

L'époque est riche en événements de toutes sortes. En 1633 a lieu le second procès Galilée ; deux ans plus tard, Cavalieri invente sa théorie des invisibles, ancêtre du calcul intégral. En 1635, Richelieu déclare la guerre à l'Espagne. C'est à ce moment-là qu'Étienne, fort de ses connaissances en mathématiques, réussit à se faire admettre dans quelques cercles scientifiques. Le temps venu, il pourra ainsi faciliter l'accès de son fils aux réunions de l'académie Mersenne, la future Académie des sciences. Marin Mersenne, philosophe, mathématicien, religieux, est une des figures les plus influentes de la révolution scientifique.

Étienne croit en cet enfant, les signes qu'il donne ne sont pas trompeurs. Blaise le sait et ne peut décevoir ce père si dévoué. La science au XVII^e siècle est une histoire d'hommes. Étienne s'investit tout entier auprès de son fils. Il faut dire que Blaise est particulier, même à table il trouve des motifs d'intérêt au moindre phénomène : par exemple la résonance d'un plat, d'un verre heurtés par un couteau devient une vraie source d'interrogation. Blaise est toujours à l'affût, il n'abandonne jamais, cherche jusqu'à ce

qu'il trouve et manifeste « une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux ».

Parce que son père lui avait interdit les mathématiques avant qu'il ne possède le latin et le grec comme le français, le petit Blaise s'y exerçait en cachette.

Un jour, pendant son heure de récréation, Étienne surprend son fils assis dans la salle où il a l'habitude de se divertir ; l'enfant est si concentré qu'il n'entend pas son père entrer. Il tient un bout de charbon à la main et s'applique à dessiner des figures sur les carreaux, il cherche par exemple le moyen de tracer un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés et les angles sont parfaitement égaux. À la question pressante du petit Blaise : « Qu'est-ce que c'est, la géométrie ? », le père a répondu simplement : « L'art de faire des figures. » Et Blaise, n'y tenant plus, a réussi, à l'aide de barres et de ronds, à faire des figures tout seul.

Quelques années plus tard, le jeune Pascal, par ses propres moyens, retrouva la 32^e proposition d'Euclide et s'en attribua à lui seul la découverte.

Gilberte, toujours prête à choisir la version qui magnifie son frère, confirme cet exploit. La version d'André Le Gall est plus raisonnable. Pour lui, le jeune Pascal est « un pilleur de bahuts interdits », il aurait volé Euclide dans les affaires de son père, l'aurait lu, puis le surdoué l'aurait gardé dans sa prodigieuse mémoire et restitué en une seule fois. Selon Pierre Nicole, Blaise n'oubliait rien de « ce qu'il avait une fois compris par raison ». L'image demeure flatteuse, sans contredire la version d'André Le Gall, plus vraisemblable que celle de l'enfant solitaire qui réinvente la géométrie.

SOUMISE

Le père et le fils deviendront des figures incontournables du monde des sciences. Le père entraîne le fils, dont les progrès seront presque les siens. Il est son mentor, son imprésario, dirait-on aujourd'hui. Au point d'éveiller le doute chez Descartes, sceptique sur la capacité d'un enfant de douze ans de découvrir le théorème d'Euclide.

Un élève aussi brillant aurait dû être envoyé au collège. Mais le génie décelé chez ce fils qui jongle avec les théorèmes encourage le père à continuer son enseignement : il sera son unique maître. Un siècle plus tard, un autre père, celui de Wolfgang Amadeus Mozart, apprendra lui-même le solfège à son fils. Avec les résultats que l'on connaît : à onze ans, Mozart compose son premier opéra, *Apollo et Hyacinthus*, une comédie destinée aux élèves du lycée de Salzbourg. Quand Blaise écrit, en 1634, son premier ouvrage, un *Traité des sons*, il a onze ans.

Quels meilleurs professeurs que ces deux pères-là ? L'un donne des cours de musique, l'autre de géométrie, l'un présente son fils à la cour de Vienne, l'autre à l'académie Mersenne. S'agit-il d'amour ou d'ego paternel ? À moins que le tyran ne soit pas le père, mais le génie de l'enfant.

Sur la pointe des pieds

C'est après avoir entendu son fils formuler ses axiomes et conduire ses démonstrations qu'Étienne Pascal aurait couru chez son ami Le Pailleur, savant en mathématiques, pour lui raconter la scène en pleurant, « pas d'affliction mais de joie ». Son fils est un génie ! Les suppositions du père se confirment. Cet enfant à la santé fragile sera un être au-dessus du commun. Étienne est récompensé. Il ne voit pas ses enfants seulement avec les yeux de l'amour ; tous sont exceptionnels. Gilberte développe le don de la pédagogie, Jacqueline en est le brillant exemple. Elle ressemble à Blaise par l'intrépidité de son âme, et ses dons littéraires sont prometteurs. La science et la littérature seront représentées dans la famille Pascal. Le père en rêve, qui éduque ses enfants selon des méthodes bien à lui. Aux trois, il communique le goût de l'étude, de la réflexion, de la recherche, du dépassement et, d'une certaine façon, de l'aventure. Il excite leur curiosité sur toute chose, transforme en jeu les sujets les plus sérieux. Les enfants doivent s'interroger en permanence, ne rien admettre sans comprendre, mis à part la foi, l'autre grande affaire de leur vie. La foi, c'est la grâce, la raison n'intervient plus. Blaise, le

SOUMISE

bon élève, résume ainsi l'idéal de la connaissance selon son père : il faut connaître un peu de tout puisque l'on ne peut tout savoir.

Entre Blaise et Jacqueline, les inséparables, s'établit une concurrence complice et joyeuse. Blaise se souvient de toutes les leçons de façon impressionnante, tandis qu'elle, la petite sœur surdouée, ne se rappelle que ce qu'elle aime. Et elle aime la répétition des sons, les syllabes semblables qui font penser à une chanson. La musique des mots l'envoûte, elle retient par cœur les sonnets et quatrains, elle épuise Gilberte en lectures : « Quand vous voudrez me faire lire, faites-moi lire dans un livre de vers, je dirai ma leçon tant que vous voudrez. »

Jacqueline émerveille sa famille, elle est belle, elle est gaie, elle déclame les poésies apprises et d'autres de son invention. Elle s'exprime en rimes aussi bien qu'en prose, les vers lui viennent naturellement pour traduire les événements de sa journée en poèmes. Tous les soirs, il y a duel entre Blaise et Jacqueline, théorèmes contre poèmes.

Le frère et la sœur se donnent en spectacle devant Étienne et Gilberte, leurs premiers admirateurs. Jacqueline ne peut que se faire remarquer et elle y parviendra. Est-ce la compétition qui la stimule, la trop grande émotion de son père devant les découvertes de son fils ? Les propositions d'Euclide ont fait grand bruit dans la famille. En récitant par cœur des poèmes de Ronsard auxquels elle mêle les siens, veut-elle rivaliser avec son frère ? Blaise est un enfant génial, c'est Le Pailleur qui l'a dit. Génial, le mot résonne aux oreilles de Jacqueline. Il faudra grimper jusque-là pour rejoindre Blaise. Jusqu'à ce niveau d'excellence.

SOUMISE

Être la préférée de son frère est déjà pour Jacqueline une récompense. Il la regarde avec admiration. Lui qui peut se montrer impatient, péremptoire par moments, ne l'est jamais avec sa sœur. Il est sous le charme de Jacquette, de deux ans sa cadette et si petite. À treize ans, elle semble en avoir huit. Quand Blaise s'approche d'elle pour la féliciter, elle se hausse sur la pointe des pieds pour recevoir un baiser, elle monte jusqu'à lui – plus qu'un symbole. Elle sait y faire, la petite orgueilleuse : ne point paraître impressionnée, telle est sa conduite ; tenir le génie à distance. Apprendre, réciter, inventer et parvenir à être appréciée de celui que tout le monde vante. Les relations vont vite s'équilibrer au point que bientôt elle le dépassera en assurance et en autorité. Blaise a régné sur Jacqueline un temps.

Si Blaise est son modèle, elle ne se prive pas de le provoquer : en versifiant, elle défie sa méfiance envers l'imagination. Plus que les compliments de Gilberte et de son père, les éloges de son frère lui donnent des ailes. Avec ses vers, son esprit, sa diction, son sourire, elle va conquérir le grand monde et devenir la digne sœur de Blaise Pascal.